

réelle. Bref, nous avons là le tableau d'un second réseau urbain assez prospère pour lequel les événements de 1487-1491 seront vécus comme un véritable traumatisme.

On le voit, l'ouvrage apporte de belles et bonnes mises au point sur les peuplements castraux, notamment en Bretagne. Parmi les conclusions auxquelles aboutissent les différentes études, l'on peut noter que le phénomène castral obéit à une chronologie diverse, le XI^e siècle étant décisif en Bretagne, que les créations évoluant vers une dimension urbaine sont majoritairement le fait d'une haute autorité, prince, comte, vicomte, que la conscience urbaine ne s'esquisse que bien après la construction du château, comme à Vitré, que les enquêtes sur les cadastres dits napoléoniens révèlent encore plus d'éléments sur la morphologie urbaine que ce que l'on pensait.

L'auteur de la recension aurait aimé terminer sur le relevé de tous ces apports mais il ne peut s'empêcher d'avoir une pensée émue pour B. Barrière, A. Debord, H. Guillotel, A. Chédeville trop tôt disparus et qui auraient eu encore tant de choses passionnantes à nous dire sur tous les thèmes évoqués.

Jean-Luc SARRAZIN

Philippe BONNET et Jean-Jacques RIOULT, *Bretagne gothique, l'architecture religieuse*, Paris, Picard, 2010, 485 p.

Une dense introduction d'environ 70 pages met en place le cadre historique et « les formes du gothique breton ». Sans se plier à un résumé de l'histoire du duché de Bretagne entre 1150 et 1532, les auteurs soulignent les grandes phases du mécénat princier, qui a largement contribué à l'éclosion et au triomphe du gothique. On doit cependant noter que rien n'eût été possible sans l'impulsion et la ténacité des évêques, des abbés et des chapitres cathédraux, et sans la générosité plus ou moins spontanée des simples fidèles. Le plus souvent, en effet, les ducs de Bretagne n'ont opéré que des versements modestes en faveur des différents chantiers (Le Folgoët, Locronan etc.) et ont choisi une solution indolore pour eux : la concession d'une recette fiscale, comme celle du billot de vin, ou l'instauration d'une foire franche. En dehors de quelques gestes éclatants (ici une grande verrière, ailleurs une chapelle privative), ils n'ont financé qu'indirectement la construction religieuse. Cela admis, il est tout à fait légitime de prendre acte, comme le font les auteurs, d'une impulsion politique et culturelle « plantagenet » à la fin du XII^e siècle (voir la nef de la cathédrale de Saint-Malo), et « capétienne » au XIII^e siècle (voir le plan de la cathédrale de Quimper), cette dernière étant concurrencée par des influences anglaises bien perceptibles à Dol et à Saint-Mathieu de Fine-Terre.

À partir de la guerre de Succession de Bretagne (1341-1364), le mécénat est devenu une arme politique, les partis de Blois et de Montfort cherchant à s'enraciner localement et à se gagner les faveurs des populations. L'anglophilie de Jean IV de

Montfort s'est traduite sur le plan architectural par la vogue des chevets plats, des élévations à trois niveaux et des baies dotées de traverses horizontales. Avec l'avènement de Jean V s'est ouverte une période « bénie », pendant laquelle les ducs ont marqué de leur empreinte la quasi-totalité des édifices notables. Comme le montrent les « véritables pages héraldiques » ornant certains sanctuaires, les princes ont été suivis par l'ensemble de la noblesse, par leurs officiers, par les évêques et par les abbés, eux-mêmes imités par les marchands et par les confréries. L'ensemble des élites bretonnes a soutenu le renouvellement du paysage monumental, à la campagne comme à la ville. Cette mutation s'est poursuivie jusqu'en 1570, comme l'attestent tant de chapelles rurales et tant de grandes églises urbaines (Penmarc'h, Le Croisic, Dinan, Rennes etc.).

Si les commanditaires sont en général bien connus, les artisans et les artistes le sont beaucoup moins. Avant le xv^e siècle, le vide documentaire est à peu près complet. Seules subsistent quelques bribes de comptes de chantiers. C'est seulement à partir des années 1440 que les architectes, les maçons, les sculpteurs et les verriers sortent de l'ombre, à Nantes, à Vannes, à Morlaix, à Quimper et ailleurs. À en croire les comptes, certains chantiers sont affectés d'une semi-léthargie, aggravée par la coûteuse mobilité de la main-d'œuvre. Aussi les travaux ont-ils tendance à s'éterniser.

Cette mise en place générale, claire et substantielle, appelle deux remarques. Les auteurs ont parfois tendance à s'en remettre à des autorités un peu anciennes, comme le dominicain morlaisien Albert Le Grand pour les sanctuaires léonards, ou Travers et Guépin pour les édifices nantais, peut-être pour donner l'impression d'un salutaire retour aux sources. Ce penchant est corrigé dans les notices consacrées aux différents édifices, qui sont rédigées dans un esprit nettement plus critique. Autre regret : l'absence de tableaux et de cartes de synthèse, qui auraient permis d'éviter de fastidieuses énumérations des largesses princières ou des chantiers actifs à un moment donné. Dans le même ordre d'idées, on peut estimer qu'une carte récapitulant les ravages de la guerre de Succession aurait facilité la compréhension du renouveau monumental postérieur.

Le remarquable exposé des « formes du gothique breton » permettra de porter un jugement équilibré sur une production souvent sous-estimée au regard des chefs-d'œuvre édifiés dans le domaine royal français. Tout bien pesé, il appert que la Bretagne soutient la comparaison avec les autres grandes principautés. Que l'arc en plein cintre y ait longtemps cohabité avec l'arc brisé, couramment associé au gothique, ne constitue pas une tare. Que seulement vingt édifices sur environ huit cents aient été entièrement voûtés entre 1200 et 1550 ne doit pas non plus être tenu pour un signe d'infériorité : le triomphe de la charpente lambrissée n'en a été que plus éclatant. Et pourquoi se désoler, sinon pour des raisons esthétiques, de la quasi-absence de l'arc-boutant, puisque les contreforts suffisent en général à assurer la stabilité des édifices ?

Le gothique breton se signale d'abord par la fragmentation de l'espace intérieur, liée à la présence de jubés, de clôtures de chœur et d'enfeus, en accord avec un ordre social réservant le sanctuaire au clergé, la nef au commun des fidèles et la travée intermédiaire à la noblesse. La prolifération des oratoires et des chapelles privatives renforce cette impression de cloisonnement. Au Folgoët et à Notre-Dame-de-la-Cour en Lantic, de vastes chapelles « en demi-croix » constituent des espaces réservés aux ducs. Il peut même arriver, comme à La Trinité-Langonnet, que l'ensemble chœur-transept constitue un espace privatif plus vaste que la nef concédée aux fidèles. Une évolution en sens inverse s'est toutefois dessinée au cours du xv^e siècle, d'une part, dans les églises en *tau* trégorroises, où la prééminence du maître-autel est très nette, d'autre part, dans les grandes églises urbaines, où s'impose l'espace unitaire de vastes nefs lambrissées, épaulées par des collatéraux garnis de chapelles.

Les voûtes en pierre ont constitué une rareté en Bretagne, parce qu'on redoutait la lourdeur du granite (?) ou parce qu'on a choisi d'exploiter les abondantes ressources forestières locales. Quoique conçues initialement pour recevoir une voûte de pierre, bien des cathédrales (Saint-Pol-de-Léon, Vannes, Nantes) ont commencé par être lambrissées et n'ont reçu leurs croisées d'ogives que plus tard. Le mode de couverture le plus courant des édifices religieux est constitué par de grands berceaux lambrissés ou par de fausses voûtes d'ogives en bois (à Notre-Dame de Guingamp, au Folgoët). On recourt aussi à des solutions mixtes : tantôt un chœur voûté se greffe sur une nef charpentée (Quelven, Lantic), tantôt des collatéraux voûtés en bois ou en pierre s'accolent à une nef charpentée (Saint-Germain de Rennes, Notre-Dame de Vitré). Quelques édifices du xv^e siècle, comme Locronan et Tronoën, sont entièrement voûtés de pierre.

En dehors de quelques sanctuaires majeurs, le parti architectural de la « nef obscure » – un toit unique coiffant la nef et les collatéraux – a été adopté dès le xiii^e siècle dans le groupe dit de Pont-Croix, et s'est généralisé à partir du xiv^e siècle, au point que les édifices à trois vaisseaux pourvus de fenêtres hautes sont devenus l'exception. Pour éclairer les sanctuaires, on s'en est remis à de grandes verrières d'axe situées à l'est et à l'ouest. Cet agencement, qui va de pair avec le chevet plat et avec le berceau lambrissé, règne aux Jacobins de Morlaix, à Saint-Jacques de Merléac et à Runan.

Un dernier trait caractérise les sanctuaires bretons du bas Moyen Âge : « l'accentuation de la façade méridionale ». Le processus s'est amorcé à Dol et à Saint-Pol-de-Léon, s'est imposé de façon éclatante au Folgoët, où l'édifice a été réorienté vers le sud à partir de 1435, et a régné ensuite à Saint-Jean-du-Doigt et à La Martyre, sans parler de Quelven, où la façade méridionale ne comporte pas moins de trois accès et de cinq chapelles.

Au plan stylistique, on doit noter un certain syncrétisme et une nette tendance à marier l'ancien et le nouveau. Le style rayonnant, agrémenté de traverses horizontales

à l'anglaise, a résisté jusqu'au ^{xv}^e siècle dans les verrières de Morlaix, de Pont-l'Abbé et du Kreisker. Un « rayonnant-flamboyant » associant quadrilobes et soufflets s'est imposé dans les réseaux de Merléac, de Saint-Jean-du-Doigt et de Runan. Quant aux arcs à pénétration, couramment associés au flamboyant, ils ont été expérimentés dès le ^{xiv}^e siècle à Tréguier et ne sont devenus un parti courant qu'à partir du siècle suivant, à Locronan, à Kernascléden et à Quimper. À la même époque, les niches à dais inspirées de l'art français ont colonisé les contreforts de maintes églises. Élégants réceptacles destinés à abriter une foule de saints et quelques grands de ce monde !

À cette magistrale présentation générale succèdent 370 pages de notices consacrées aux édifices les plus marquants. La plupart d'entre elles sont rédigées suivant un plan-type : histoire du monument, plan et ordonnance intérieure, ordonnance extérieure, bibliographie. Elles permettent au lecteur d'aller de découverte en découverte. Certaines sont très techniques, comme celle concernant Beauport, où trois styles différents de chapiteaux jalonnent le passage d'un style normand à un style français. D'autres mettent en pleine lumière des édifices méconnus, comme l'église Notre-Dame de Broualan, en Ille-et-Vilaine, un bijou tardif financé par Louis II de Rohan-Guéméné, doté d'un magnifique chevet à pans coupés, ou comme la chapelle Notre-Dame de Grâces, due à la ténacité d'un franciscain guingampais et aux largesses d'Anne de Bretagne. En règle générale, la rigueur des analyses techniques ne nuit pas à l'approche esthétique des monuments. Saint-Fiacre du Faouët est ainsi salué par la plume précise et sensible des auteurs : « assemblage de volumes savamment articulés dont aucune façade n'est négligée [...] conçu pour être harmonieux sous tous ses angles ». La somptueuse notice consacrée à la basilique du Folgoët est digne de ce monument exceptionnel. En soulignant le fait qu'en 1430 seulement une moitié de l'église était construite, elle permettra de corriger des approximations véhiculées par des guides touristiques récents.

À chacune de ces notices peut s'attacher un plaisir particulier : celui de constater combien Saint-Aubin de Guérande, qui paraît relativement homogène, a été transformé au ^{xix}^e siècle ; celui de prendre conscience, au fil d'un développement technique très ardu, de la fonction de laboratoire architectural de Notre-Dame de Guingamp ; celui de découvrir une indiscutable parenté entre la cathédrale de Quimper et la chapelle Notre-Dame de Kerdévet. Si certains chantiers sont rondement menés (environ quarante ans à Kernascléden), d'autres s'éternisent, comme celui de la cathédrale de Nantes, ouvert dans les années 1430 et fermé en 1890. Dans la capitale du duché, il a fallu attendre la fin du ^{xix}^e siècle pour parvenir « au bout de l'utopie gothique », selon la formule de Jean-Michel Leniaud. La cathédrale de Quimper peut aussi se ranger, dans une certaine mesure, parmi les réussites du gothique tardif. Ne porte-t-elle pas la marque de l'architecte diocésain Bigot, le Viollet-Le-Duc finistérien, aussi résolument « gothique » à Quimper que « roman » à Daoulas, où il a voulu rendre à l'abbaye son aspect initial, quitte à déplacer un porche flamboyant.

Ces quarante-quatre monographies très denses et remarquablement illustrées, fondées sur une bibliographie très à jour, permettront aux lecteurs exigeants de se construire un « nouveau regard » sur la production gothique bretonne, qui a largement débordé le Moyen Âge. Tous comptes faits, surtout si l'on tient compte des édifices disparus (Cordeliers de Quimper et de Guingamp, Carmes de Ploërmel, Augustins de Carhaix etc.), le duché de Bretagne n'avait rien à envier aux autres principautés européennes, à l'exception du domaine royal français et de l'Italie. En dehors de cathédrales très typées, notre région a connu une floraison extraordinaire d'édifices de rang moyen, en accord avec l'état de la démographie et de l'économie qui, sans atteindre des sommets, ont résisté vaille que vaille à la crise de la fin du Moyen Âge. Ainsi s'est constitué un dense réseau d'oratoires, de chapelles, d'églises, de collégiales et de cathédrales, qu'il est désormais possible d'appréhender de façon synthétique et de visiter sans risque d'erreur sous la conduite de deux experts en architecture qui n'hésitent pas, si nécessaire, à se démarquer des opinions émises par d'illustres prédécesseurs.

Hervé MARTIN

Pauline MATARASSO (édition et étude), *Le baptême de Renée de France en 1510. Compte des frais et préparatifs*, Paris, CNRS Éditions, 2011, 202 p.

La cour de Blois sous Louis XII et Anne de Bretagne est à l'honneur actuellement. En 2010 paraissait aux Presses universitaires de Rennes le livre de Monique Chatenet et Pierre-Gilles Girault, *Fastes de cour. Les enjeux d'un voyage princier à Blois en 1501*, qui se fondait sur une source clef mettant en évidence espaces et cadre cérémoniel dans le château de Blois. Ici Pauline Matarasso nous livre une édition abondamment commentée du compte des frais se rapportant aux premiers jours de Renée de France, née à Blois le 25 octobre 1510. Ce document de 27 feuillets est présenté pour apurement devant la chambre des comptes en 1517, après un délai qui n'a alors rien d'exceptionnel pour les comptables du roi, par Philibert Babou, qui a été commis à sa tenue. Il s'agit d'un « compte extraordinaire » et non d'un simple chapitre d'un compte de l'Hôtel. Ainsi procède-t-on habituellement lors d'événements importants. Un compte parallèle a dû être réalisé pour les frais de la « gésine » (accouchement) de la reine Anne, mais celui-ci n'a pas été conservé.

Le compte de Babou fait la synthèse des comptes particuliers de tous ceux qui ont fourni des matériaux ou du travail pour l'aménagement du logement de Renée ou pour la cérémonie de son baptême. Si ce compte reste très spécifique, car il concerne la famille royale, il n'en fournit pas moins des informations précieuses, en terme de culture matérielle, sur les conditions générales de l'entrée dans la vie à la Renaissance. Il nous fait découvrir le personnel féminin, gouvernante et nourrice en tête, qui sert Renée dans son appartement situé, comme celui de ses parents,